

Henry de Monfreid

L'esclave du vivant

Par Thibaut Pinsard

Abd el-Haï, l'esclave du vivant, tel est le nom pris par Henry de Monfreid (1879-1974) au moment de sa « conversion » à l'Islam en 1914, après une violente tempête en mer Rouge qui faillit lui coûter la vie. Ce nom, il allait l'honorer avec assiduité durant son existence longue et mouvementée. Ainsi donc, Monfreid ne fut l'esclave que du vivant ; ce qui explique sa vie d'aventures multiples sur mer et sur terre, de créations innombrables tant littéraires que picturales, mais également de rencontres uniques. En effet, qui peut se vanter d'avoir été trafiquant d'armes et de drogues, fabricant de nouilles ou d'électricité, d'avoir eu pour ami Cocteau, Kessel ou de Chardin, et d'avoir écrit plus de soixante-dix ouvrages ? Peu de personnes... Pendant des années, les Anglais eurent les pires difficultés à appréhender celui qu'ils surnommaient le *sea wolf*. Tenter de cerner Monfreid peut conduire aux mêmes échecs. Voici toutefois quelques pistes qui peuvent mener jusqu'à lui... Tout au long de ce dossier, le petit-fils et ayant droit de Henry, Guillaume de Monfreid, nous éclairera de ses commentaires et anecdotes.



© Fonds documentaire Henry de Monfreid
Tous droits réservés

- L'appel d'une autre vie •
- Naissance d'une légende •
- Monfreid, artiste protéiforme •
- Henry de Monfreid aujourd'hui •
- Pour en savoir plus •

- É dito
- Infos du monde
- L'événement
- L'invité
- **Dossiers**

- Le slow food •
- Le thé •
- Le bouddhisme •
- Nomades et nomadisme •

Henry de Monfreid •
:: Tous les dossiers ::

- Reportages
- Carnets de voyage
- Livres de route
- Musiques du monde
- Objets nomades

:: newsletter
 vous voulez recevoir la lettre de routard.com ?

- :: liens promotionnels**
- [Pré conso](#)
 - [Rencontre](#)
 - [Appareil photo](#)
 - [Maillot de bain](#)



- É dito
- Infos du monde
- L'événement
- L'invité
- **Dossiers**

- Le slow food •
- Le thé •
- Le bouddhisme •
- Nomades et nomadisme •

Henry de Monfreid •

:: Tous les dossiers ::

- Reportages
- Carnets de voyage
- Livres de route
- Musiques du monde
- Objets nomades

:: newsletter

vous voulez recevoir la lettre de routard.com ?

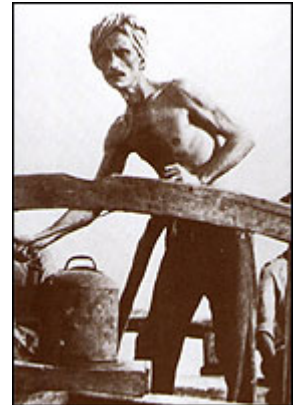
:: liens promotionnels

- [Prêt conso](#)
- [Voile](#)
- [Caméra numérique](#)
- [Maillot de bain](#)

• L'appel d'une autre vie •

L'indispensable départ

Henry de Monfreid naquit en 1879 à Leucate, dans l'Aude. Son père, George Daniel n'est pas démuné, mais il aime à côtoyer les milieux artistiques parisiens de la fin du XIXe siècle. C'est aussi lui qui donnera à Henry son premier contact avec la mer, en l'emmenant régulièrement voguer pendant ses jeunes années. Les parents d'Henry se séparent en 1892, et c'est sa mère, Amélie, qui en a la garde. Quelques années plus tard, Henry tente le concours d'entrée de l'École Centrale, qu'il rate de peu : Henry ne sera pas ingénieur, au désespoir de sa mère. Il rencontre Lucie Dauvergne la même année. Elle sera la mère de son premier enfant en 1905. Henry ne suit dès lors plus la voie bourgeoise qui aurait pu être la sienne. Il travaille tout d'abord dans le café, en tant que colporteur. Cette expérience peu enrichissante à tous points de vue sera suivie de celle de chauffeur de maître sur les premières automobiles, puis enfin d'un poste de chimiste analyste pour Maggi. Au fil des années, sa position se stabilise au sein de la firme suisse, et il prend du grade. Il s'installe à Fécamp avec sa famille encore agrandie. La proximité de la mer a un effet immédiat sur Henry qui pratique la navigation avec assiduité et s'aguerrit à ce moment-là. Sa vie de couple bat de l'aile, et sa vie professionnelle le barbe : seuls l'animent l'élément marin et le rêve naissant d'un départ. Henry approche de la trentaine. En apparence, il a « réussi », sa situation lui permet de subvenir aux besoins de sa famille. Mais les choses se gâtent très vite lorsqu'il est renvoyé de chez Maggi pour une histoire de lait frelaté. Dès lors, rien ne le retient plus en France, ni même Lucie et ses enfants. Considérant qu'il a raté sa vie, il va céder à l'appel du lointain et partir pour les colonies, lorsqu'il tombe malade et est soigné par Armgart Freudfeld. On est en 1910, la France n'a toujours pas pris sa revanche sur l'Allemagne depuis la défaite de 1870, la Grande Guerre approche et Henry ne trouve rien de mieux que de s'amouracher de celle qui prend soin de lui, la fille du gouverneur allemand de l'Alsace occupée... Son départ est différé, mais effectif en 1911. Il part pour Djibouti parce qu'un ami de son père lui a trouvé une place là-bas.



© Fonds documentaire Henry de Monfreid
Tous droits réservés

Le temps de la mue

Henry de Monfreid n'est pas arrivé sabre au clair à Djibouti, prêt à mettre la mer Rouge à sac. Tout d'abord parce qu'il n'a jamais été corsaire ou pirate, mais aussi, parce qu'à son arrivée, il était comme n'importe quel colon. La vie dans cette colonie brûlée par le soleil n'était pas plus aisée pour lui que pour tout nouvel arrivant.

Comme le raconte son descendant Guillaume de Monfreid : *« À travers ses lettres, vous voyez la transformation. C'est très étonnant. Au début, on a affaire à un gars comme vous et moi, français moyen qui a essayé de gagner un peu d'argent, qui n'a pas vraiment réussi et qui est parti aux colonies, comme beaucoup de monde à l'époque. Quand notre homme arrive là-bas, il déteste d'abord : il fait trop chaud le jour, il fait trop froid la nuit, on a la fièvre, il y a les moustiques, on crève de soif, on risque sa peau à tous les coins de rue, c'est horrible. Pendant deux, trois mois, il est très déçu et il le dit.*

Et petit à petit, il découvre la liberté. Au bout de six mois, dans l'une de ses lettres, il dit déjà "je ne serai pas fichu de redevenir un Européen". »

Djibouti n'est pas réellement une colonie comme les autres. Djibouti n'existe essentiellement que par son port donnant dans le golfe d'Aden, à l'entrée de la mer Rouge. C'est un petit bout de terre aride, peuplé de coloniaux fiers d'habiter dans la capitale de la « colonie des Côtes françaises des Somalis ». Mais Henry comprend très vite, par son travail qui l'amène à fréquenter les tribus indigènes, et par son goût des femmes du cru, qu'il existe une alternative au port du casque colonial. Le premier

symbole chéri des coloniaux qu'il rejette sera celui-ci. Ce ne sera que le premier rejet d'une longue série...

« Il ne supportait même pas sa chemise sur le dos, parce que c'était déjà une contrainte. Quand vous raisonnez comme ça, il est clair que vous avez du mal à vous insérer en société. Et les coloniaux qui avaient des schémas tout faits sur ce que l'on devait faire, ne pas faire, n'ont pas supporté de voir un type de cette nature. »

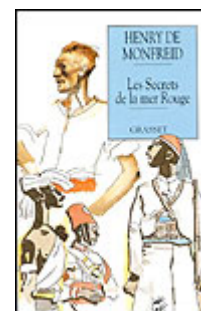
Les distances que prennent avec lui les colons achèvent de le libérer de son mode de vie passée.

Diré-Daoua, en Abyssinie, l'accueille pendant deux ans. Il y effectue son travail de courtier en café, sans grande passion. Mais il découvre vite l'intérêt des cultures des ethnies locales Danakil, Gallas, Issas ou Afars. Il apprend l'arabe et entame son premier trafic d'armes en parallèle à son travail avec son concurrent et ami, Lavigne. La mer est encore loin d'Henry, mais elle l'attend, fidèle. Il la retrouve deux ans plus tard, en 1913, à l'occasion d'un changement de poste.

« Sa transformation se voit dans ses lettres, mais pas du tout dans ses romans. En effet, la première ligne des Secrets de la mer Rouge, commence par : "Non monsieur, vous n'irez pas à Tadjoura !". Mais quand vous lisez cette phrase-là, cela fait déjà trois ans qu'il est sur place ! Il fait un pied de nez au gouverneur en pensant à peu près ceci : "Cause toujours, tu m'intéresses, tu ne veux pas que j'aille à Tadjoura, mais j'y vais dans cinq minutes, tu pourras dire tout ce que tu veux..." »

Enfin sur la mer Rouge

L'année 1913 voit plusieurs changements importants dans la vie de Henry. Il cesse en premier lieu de travailler pour Guigniony, qui l'embauchait depuis son arrivée à Djibouti. Puis, il part en France. À cette occasion, il se marie en août avec Armgart Freudenfeld, la fille de l'administrateur allemand de l'Alsace. Depuis les soins qu'elle lui avait prodigués avant son départ de France, en 1911, une complicité grandissante était née. Henry repart à Djibouti en octobre, sans Armgart, mais avec des armes, commandées auprès d'un fabricant français. Ses objectifs, une fois de retour, sont clairement définis : ses activités se feront sur la mer Rouge. La raison en est simple, au-delà de la passion d'Henry pour l'élément marin : les côtes de cette mer abritent de nombreuses ethnies (d'abord yéménites) demandeuses en armes, quant à ses eaux, elles sont propices à la culture perlière qu'Henry veut pratiquer.



Pour ce faire, Henry acquiert un boutre, un petit bateau traditionnel, le Fat el-Raman. Il l'améliore. Par la suite, s'improvisant architecte naval, Henry en concevra et en construira plusieurs autres, se constituant une véritable flottille. Mais au commencement, Monfreid a besoin d'un équipage. Il ne recrute que des indigènes, dont celui qui sera son nacouda et lui restera fidèle pendant deux décennies : Abdi.

1913 marque une rupture : la mue est terminée. Sa première expédition est pour les îles Dahalak. Cet archipel est à près de 500 km de Djibouti. C'est un voyage dangereux pour une première aventure.

Henry et ses hommes

Henry est le maître à bord de son boutre. Cependant, il n'aura jamais avec les indigènes le comportement abusif d'un colonial. Le rejet des conventions européennes, qui l'ont fait se tourner vers les autochtones, lui a ouvert les yeux.

« Qu'il arrive à penser comme un indigène, à voir toutes leurs richesses, c'est cela qui fait son côté exceptionnel. Et les coloniaux en sont incapables. Comme il l'a écrit dans son journal, ils ne rêvent que de Pernod, Manille et bouteilles de champagne. Ils s'ingénient d'ailleurs à faire une frontière entre eux et les indigènes. Alors que Henry s'ingénie à supprimer toutes les frontières. Bien plus que Rimbaud. Car Rimbaud, quand vous lisez ses lettres, vous vous apercevez qu'il commande des malles entières de bouquins en France. Henry, jamais. Même si dans les premières lettres, il dit à son père "envoie-moi tel journal", au bout de huit mois, c'est fini, ça ne l'intéresse plus : son centre d'intérêt a changé. De ce fait, puisqu'il a pris le parti des indigènes, il voit l'influence néfaste - et qu'on voit toujours aujourd'hui d'ailleurs - de la civilisation occidentale sur leurs civilisations traditionnelles. »

Mais la volonté d'Henry d'effacer ses éventuels travers occidentaux et de se fondre dans le paysage ne s'arrête pas là : Monfreid prend l'Islam pour religion, au sortir d'une tempête dont lui et son équipage ont réchappé. Il a trente-quatre ans. Cela le sauvera à

maintes reprises, comme il le raconte dans *Aventures de mer* (1932), où pris pour un espion, il doit prouver sa foi et sa nationalité française :

« - *Quelle est ta religion ?*

- *Musulmane.*

- *Dis-tu bien la vérité ?*

Je le fixe quelques secondes, bien dans les yeux, de l'air d'un homme qui ne saurait admettre une telle impertinence, puis je fais ma profession. »

Guillaume de Monfreid nous en dit plus sur sa conversion : « *Je pense que sa conversion était une conversion de circonstance. Mais à la limite, son appartenance au catholicisme était également de circonstance... de naissance. Je ne crois pas qu'il fût plus attaché à un rite qu'à un autre, parce que de toute façon, ce n'était pas un homme pour qui le spirituel avait beaucoup d'importance. Il était trop noyé dans l'action. Et puis, ayant découvert la vraie liberté, il ne veut plus de carcan. Et il n'est pas non plus dans le carcan de l'Islam traditionnel, dans la mesure où il n'est pas indigène, il n'est pas somali, il n'est pas yéménite, il n'est pas dankali, il n'est rien de tout ça, il est blanc, il est européen. Même s'il se convertit à l'Islam pour se rapprocher de ces gens-là, il reste un Européen. Ce qui lui donne une certaine liberté, très grande vis-à-vis de tous les autochtones. »*

Européen, musulman, Monfreid est tout cela, tout en ne l'étant pas. Cependant, *Abd el-Haï*, son nom musulman, rapporterait une attache indéfectible au destin. Il en serait l'esclave au sens de serviteur. Si tel est le cas, comme semblent en témoigner ses aventures, ce sera la seule vraie attache qu'il aura jamais eue.



suite ►

HAUT DE PAGE

- É dito
- Infos du monde
- L'événement
- L'invité
- **Dossiers**

- Le slow food
- Le thé
- Le bouddhisme
- Nomades et nomadisme

• **Henry de Monfreid**

:: Tous les dossiers ::

- Reportages
- Carnets de voyage
- Livres de route
- Musiques du monde
- Objets nomades

:: newsletter

vous voulez recevoir la lettre de routard.com ?

:: liens promotionnels

- [Prê conso](#)
- [Montagne](#)
- [Caméra numérique](#)
- [Tirage Photo](#)

• Naissance d'une légende •

Aventures multiples

On ne saurait résumer plusieurs années de pérégrinations, de découvertes et de rencontres. Voyons en quelques grands points ce qu'a accompli Henry de Monfreid.

Monfreid, pêcheur de perles

Lorsqu'il se penche sur la question perlière, Henry sait que s'il doit en cultiver, il lui faut trouver des huîtres à « inséminer » d'éléments de nacre pour faire naître les perles. La quête de ses huîtres particulières sera l'occasion de son premier voyage aux îles Dahalak. Mais les perles peuvent aussi se trouver lors de récoltes d'huîtres, et Henry s'essaye également à ce jeu de hasard : « *Ils ne rentrent à bord que le soir avec leur récolte. Quand tous sont rentrés, on procède à l'ouverture des huîtres, sous les yeux de tous* » (*Les Secrets de la mer Rouge*). Mais le hasard ne paie pas toujours



© Fonds documentaire Henry de Monfreid
Tous droits réservés

et Monfreid tente aussi le négoce de perles. Si les globes de nacre ont envoûté Monfreid, ils n'ont pas assuré sa richesse. Le marché aux perles de la mer Rouge est déjà envahi de courtiers contre lesquels il ne peut pas lutter, malgré les réseaux auxquels il se greffe. En parallèle, Henry conserve son activité de trafiquant d'armes.

Monfreid, trafiquant d'armes

Mais les choses se compliquent avec la guerre. Des armes, Henry en a vendu dès le début 1914, sur son vaisseau le Fat el-Raman, lorsque c'était encore autorisé (les droits de douane enrichissaient la colonie de Djibouti). Mais très vite, la guerre tend toutes les parties présentes en mer Rouge, et grands deviennent les risques d'être pris pour un trafiquant travaillant pour l'ennemi. Cette activité est une des raisons de la dégradation des rapports de Monfreid avec les autorités françaises, et plus particulièrement avec les gouverneurs successifs. Ces derniers font tout pour l'empêcher d'agir. Il est finalement confondu et emprisonné. Au final, sa peine est commuée en un envoi au front, justifié par les pertes énormes subies par le pays. Il a bien dépassé la trentaine et passe en conseil de révision. La chance, son bagout et de bons soutiens (dus à son père) font peser la balance de son côté, sa réforme de 1900 est confirmée, il rentre à Djibouti. Les Anglais non plus n'apprécient pas les activités de Henry, d'autant plus qu'il s'arrange toujours pour leur échapper dans les moments les plus gênants. Le H.M.S. (*His Majesty's Service*, services secrets britanniques) cherchera à le piéger à maintes reprises, y compris par des moyens propres à la perfide Albion. Mais systématiquement, ils ne pourront que le relâcher. Cela contribuera à renforcer les animosités déjà existantes à l'encontre de Henry.

« *La grande force des Anglais est de savoir payer, et de bien payer. L'Allemand est espion lui-même, et il excelle ; les Anglais, non ; ils sont incapables, mais ils savent acheter les gens du pays ! Alors tout ce qu'il y a de véreux et d'interlope leur est bon.* » *Aventures de Mer* (1932)

Fort heureusement, grandes sont la méfiance et la prudence de Henry de Monfreid. Cela lui vaudra le surnom par les Britanniques de *sea wolf*, le loup des mers.

Monfreid, trafiquant de drogue

À son retour de France, après avoir échappé avec succès à la prison et à la guerre, Henry s'intéresse au trafic de haschisch. Cette drogue, très populaire en Orient et plus précisément chez les Arabes, lui assure des ventes assurées. De plus, il prend bien moins de risques qu'avec les armes, profitant d'un vide juridique : à cette époque, commercer du haschisch est légal, car aucune loi n'a encore été promulguée contre ce type d'activité. Seul l'opium est interdit. Monfreid s'approvisionne en Grèce, puis achemine la cargaison par Marseille jusqu'à Djibouti, de façon à éviter les Anglais qui détiennent le monopole de ce commerce. Cette opération, un succès, est contée dans *La Croisière du haschisch* (1933). Ne lui reste plus qu'à écouler sa marchandise, ce qu'il fait à Suez, en Égypte.



Une des techniques de Henry, concernant le très contrôlé transport du haschisch, consiste à blouser les autorités en achetant et dissimulant plus qu'il ne déclare, afin de payer moins de taxes douanières. Dès lors, Monfreid doit aussi ruser pour transporter cette partie occulte. Il s'arrange finalement pour faire d'une activité légale un réel trafic avec son lot de risques !

En 1920, l'audace maritime et le besoin d'acheter du chanvre indien en grosse quantité (que ne peut plus offrir la Grèce) le poussent jusqu'en Inde, colonie anglaise qui approvisionne le marché tenu par les Britanniques. Il y fera deux voyages, tant cette activité est lucrative. Le rapatriement de la deuxième cargaison de haschisch (aussi appelé *charras*) sera l'occasion de déboires qui témoignent bien du tempérament de Monfreid. Un capitaine de cargo qu'il connaît à peine lui propose de convoier sa cargaison légale. Monfreid accepte, étonnamment, mais s'en repent vite : la drogue n'arrive pas à destination, elle a été détournée. Monfreid réagit aussi sec et arme son nouveau navire, l'*Altaï r*, d'un faux petit canon. Mobilisant les autorités pour tenter d'appréhender le *Kaï pan*, le navire fautif, il se lance lui-même à sa poursuite. Sa longue traque armée se terminera aux Seychelles, où Henry doublera son butin grâce à celui du fugitif qu'il s'approprie. *La Poursuite du Kaï pan* (1934) relate cette odyssee. Les goûts des consommateurs évoluant dans les années 1920, de même que les progrès de la chimie, Monfreid trafique d'autres substances hautement plus toxiques que le chanvre, comme la cocaïne. La surveillance mondiale des réseaux de drogues s'étant accrue, les risques pris deviennent alors plus conséquents. Mais Henry persiste et filoute toujours, et gagne bien sa vie avec la drogue jusque vers 1925.

Monfreid travaillant pour les intérêts français ?

Les intérêts français et la guerre imminente de 1914, poussent le gouverneur de Djibouti, M. Deltel, à profiter du premier voyage d'Henry pour les îles Dahalak en janvier de cette année. Sa mission est simple, mais risquée : il doit prendre des photos de Cheik Saïd, fort tenu par les Turcs, alliés aux Allemands. Monfreid y parvient, mais ses clichés sont dénués de Turcs. Il rapportera en 1916 d'autres renseignements aux autorités françaises, alors qu'il fait des navettes forçant le blocus anglais entre Djibouti et la côte arabe. Mais à aucun moment, Henry ne prend cette activité très au sérieux : elle reste pour lui très secondaire. Et la France le lui rend bien quand, après son aventure perlière des *Secrets de la mer Rouge*, il jette son dévolu sur un autre archipel d'îles, celui des Farsan (au sud de l'Arabie Saoudite). Au départ, peu convoitées en ce début de guerre, Monfreid sait les Farsan riches et stratégiquement importantes pour la France, car sur la route des Indes. Ceux qui pourraient également voir un fort intérêt dans ces îles sont les Anglais. Ce sont ses concurrents, et il doit les prendre de vitesse. « *Henry a planté le drapeau français sur les îles Farsan en disant "maintenant c'est à la France". Il a aussi écrit au ministère des Colonies, et Gaston Doumergue a même répondu en disant à peu près ceci : "Monsieur, vous faites cela à vos risques et périls, la France s'en lave les mains et ne veut pas en entendre parler". Henry a eu quelques velléités d'avoir une dimension gouvernementale, et en fait, il a toujours travaillé pour lui-même. Parce que les îles Farsan avec le drapeau français, c'était bien pour la France, mais c'était très bien pour lui aussi. Il profitait de ses propres intérêts pour éventuellement en faire bénéficier la France.* »

Monfreid, entrepreneur

Avec l'argent de ses trafics, Henry peut enfin, paradoxalement, prétendre à une certaine respectabilité. La France ne lui a pas laissé sa chance, il se l'est créée loin d'elle. Dans la deuxième moitié des années vingt, Henry achètera une centrale électrique située à Diré Daoua. Il possèdera aussi une minoterie. Mais il ne les gère pas lui-même. Il peut enfin afficher sa réussite sur l'en-tête de son papier à lettres : « Henry de Monfreid, industriel, usine électrique, minoterie, Diré Daoua, Abyssinie ».

Les enfants qu'il a eus avec Armgart peuvent vivre décemment ; leur père devient un notable local.

Ce que n'a pas fait Monfreid

Toujours selon Guillaume de Monfreid : « *La principale affabulation qu'on entend sur Henry, c'est le trafic d'esclaves. Il n'en a pas fait. Il avait trop de choses à faire. Et*

l'esclavagisme, c'est un métier très risqué, mais surtout très compliqué. Car cela veut dire "je pars acheter des gens, je les transporte, je les revends". Donc cela signifie que là où on va acheter les esclaves, on connaisse tous les réseaux et tous les chefs qui veulent bien vendre. Ça signifie aussi qu'on a tout ce qu'il faut de protection pour les acheminer au bon endroit, et que là où on vend, on a aussi toutes les assurances de pouvoir bien vendre. C'est largement plus dangereux que les armes, vous risquez votre tête, directement. Quand les Anglais attrapaient un bateau dont on avait la preuve qu'il faisait du trafic d'esclaves, l'équipage et le capitaine étaient pendus haut et court, sans plus de jugement. Cela se savait, et quand les négriers indigènes voyaient un pavillon anglais approcher d'eux, les gars n'hésitaient pas une seconde : ils coulaient tout de suite le bateau. Pas d'esclaves, ni de traces, donc, pas de preuves. Donc la vie sauve. Et les Anglais ne pouvaient que récupérer un pauvre équipage qui nageait dans la mer Rouge, et disait : "Au secours ! Help !" ».

La légende d'Abd el-Haï

Henry disait que sa légende résonnerait partout où il était passé, pendant des décennies, longtemps après sa disparition. Certains ont bien avancé qu'il ne s'agissait que des présomptions d'un vieillard enivré de ses propres aventures. Il n'en est pourtant rien. Le nom de Monfreid reste toujours très connu dans la Corne de l'Afrique. « *On se souvient encore de lui. Grandclément [auteur d'une biographie très fouillée sur Monfreid, Ndlr] est passé en Éthiopie, chez lui à Diré Daoua, il y a dix ans. Là-bas, il a trouvé des quantités de gamins qui connaissent très bien Monfreid par la tradition orale. Ils lui ont même montré la maison, l'ont quasiment emmené par la main. Moi-même, il y a quelques années, j'avais un projet d'architecture à Djibouti. Mais là-bas, on se souvient trop bien d'Henry, car on m'a dit que ce ne serait peut-être pas une très bonne idée que j'y aille pour travailler. On m'a vraiment demandé de m'abstenir d'y aller, sauf en tant que simple touriste. Sinon j'ai été en Éthiopie, il y a quatre ans, pour un concours d'architecture. Je m'étais associé avec un ingénieur éthiopien francophone, choisi un peu au hasard sur une liste du ministère des Affaires Étrangères. À la descente de l'avion à Addis-Abeba, le gars est venu me chercher comme convenu. C'était notre première rencontre, puisque je n'avais jamais mis les pieds en Éthiopie. On s'est dit bonjour. Voici la deuxième phrase qu'il m'a dite : "Est-ce que vous êtes de la famille ?". En fait, Henry est toujours présent. Mais comme c'est un personnage sulfureux, la mémoire que les gens ont de lui n'est pas nécessairement la même : en Éthiopie, chez les élites ou chez certains lettrés ou autres anti-colonialistes, on l'associe notamment à l'occupation italienne, ce qui est idiot, parce qu'il était là bien avant les Italiens. Par contre, du fait de son rapport aux indigènes, pour lesquels il était un peu leur "maître", leur "père", une vraie vénération est restée. Donc pour certains, c'est plutôt un sujet tabou, on se le garde. »*

Laissons à Henry les derniers mots à ce sujet : « *Si je m'étais tant soit peu conduit comme le trafiquant grec ou arménien, je n'aurais pas été le héros de cette légende que la tradition arabe transmettra de père en fils* ».

Guillaume de Monfreid :

« C'était un homme libre d'abord, franc, honnête, honnête intellectuellement. Pas très honnête avec la douane, d'accord. Mais je dirais que l'honnêteté ne se mesure pas forcément aux formulaires douaniers. Et puis, il n'avait qu'une parole. Dans ces pays-là, il n'aurait jamais survécu s'il avait eu deux paroles. Il n'aurait pas tenu trois mois, c'est évident. Sa vie le prouve. Et malgré des dehors très secs, très macho, très exclusifs, c'était quand même quelqu'un qui cachait une très grande sensibilité. C'était en fait un artiste. »



suite ►

HAUT DE PAGE

- É dito
- Infos du monde
- L'événement
- L'invité
- **Dossiers**

Le slow food •

Le thé •

Le bouddhisme •

Nomades et •

nomadisme

Henry de Monfreid •

:: Tous les dossiers ::

- Reportages
- Carnets de voyage
- Livres de route
- Musiques du monde
- Objets nomades

:: newsletter

vous voulez recevoir la lettre de routard.com ?

:: liens promotionnels

- [Prê conso](#)
- [Montagne](#)
- [Appareil photo](#)
- [Rameur](#)

• Monfreid, artiste protéiforme •

Écrivain avec son sang et avec sa sueur

Sa carrière d'écrivain a commencé, sans qu'il le sache réellement, dans sa correspondance nourrie à destination de l'Europe, ainsi que dans son journal de bord. Henry, aux prises avec son quotidien qu'il relate (à son père, à sa femme...), définit par ce biais son écriture directe, restituant bien ses péripéties. « *Il a écrit des centaines et des centaines de lettres (...)* Sans compter qu'il *écrivait comme ça, spontanément, sans se demander s'il était écrivain ou pas, il ne faisait pas des phrases pour le plaisir.* » C'est la rencontre de Joseph Kessel, en 1930, qui sera déterminante et



© Fonds documentaire Henry de Monfreid
Tous droits réservés

le tournera franchement vers l'écriture. Venu à Djibouti en tant que journaliste, dans le but de faire un reportage sur l'esclavagisme pour un grand quotidien, Kessel pousse Henry à reprendre son journal de bord. C'est ce qu'il fait, aidé par les corrections de sa femme Armgart. *Les Secrets de la mer Rouge* fut le premier ouvrage à sortir de ses cahiers. Est-ce la source de ses ouvrages, des faits non imaginés, qui le pousseront à dire « *je ne suis pas écrivain, puisque je n'invente pas* » ? Sans doute. Guillaume de Monfreid ne partage cependant pas tout à fait son avis.

« *Il n'est pas tout à fait exact qu'il n'ait pas eu d'imagination : quand on voit tout ce qu'il a imaginé pour essayer de gagner de l'argent, on se dit qu'il en avait. Par contre, c'est vrai qu'il n'avait pas l'imagination d'un romancier, il lui fallait le support de la réalité. Mais ce n'est pas parce qu'il n'inventait pas qu'il n'était pas écrivain - et là je le contredis un peu. Il n'est pas écrivain au sens classique du terme, au sens cérébral, c'est indéniable. Mais il est écrivain avec sa sueur, il est écrivain avec son sang, parce qu'il s'est fatigué, parce qu'il s'est blessé, parce qu'il a pris des risques et qu'il sait l'écrire.* »

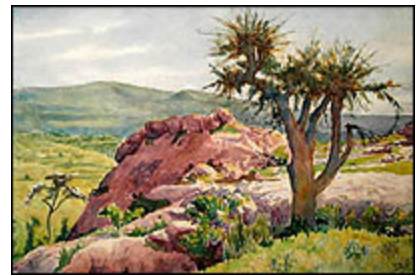
Henry n'aura de cesse, dès lors, de transformer en roman nombre de ses aventures personnelles, mais aussi celles de ses proches, telle celle d'Abdi, son fidèle second (*L'Enfant sauvage*, 1938). Mais il faut aussi compter à son actif des légendes d'Orient (de Somalie ou d'Éthiopie) qu'il a rapporté et « *sublimé, parce qu'il y a évidemment toujours beaucoup d'action, et qu'on est toujours dans le sillage de la mer Rouge à courir après des perles* ». D'autres ouvrages de journalisme ou relatifs à son histoire familiale ont également vu le jour, ainsi que des nouvelles ou des récits pour jeunes lecteurs ; ils ne font pas le poids face à des récits dont les titres seuls exhalent le parfum de l'aventure vécue : *La Croisière du haschsich*, *La Poursuite du Kaï pan*, *L'Île aux perles*, *La Cargaison enchantée*, *Le Cimetière des éléphants*, *L'Homme sorti de la mer...*

Toutes les périodes de la vie africaine de Henry lui inspireront des ouvrages. Même lorsqu'il quitte les rivages de la mer Rouge à l'approche de la guerre. Monfreid suit en tant que journaliste l'invasion de l'Éthiopie par l'Italie. En 1942, les Anglais les chassent ; ils en profitent pour accuser calomnieusement Henry d'être un espion et anti-anglais. Ils tiennent enfin l'occasion tant espérée de l'emprisonner. Les longs mois passés dans des conditions sanitaires très difficiles viennent presque à bout des résistances de Henry. Transféré au Kenya, il est relaxé en 1943. Il y reste avec sa nouvelle femme Madeleine jusqu'en 1947 (Armgart est décédée en juillet 1938), année de son retour définitif en France. Il a soixante-huit ans. Monfreid passera le reste de son existence à écrire, inlassablement, retiré dans le village de Ingrandes.

Peinture et nature

Le premier pas d'Henry dans la voie artistique ne s'est pas fait par la littérature. En fait, Henry a été élevé dans une ambiance propice à la création, du fait de son père George Daniel de Monfreid, peintre et ami de Gauguin, Matisse ou Degas. Si Henry n'a jamais

ambitionné de devenir peintre lui-même, c'est cependant naturellement qu'il se met à la tâche, dès son arrivée à Djibouti en 1911. Il peint des paysages, des scènes prises sur le vif, dans des proportions équivalentes à ses lettres : des centaines d'aquarelles sortiront de ses pinceaux, jusqu'à sa mort. Rechercher une filiation picturale avec l'œuvre de son père serait vaine selon Guillaume de Monfreid : « *Peindre fait partie de la culture familiale, c'est un cercle infernal dont on ne peut pas sortir, c'est là qu'est l'influence. Quant à son style, c'est plutôt une question d'époque, une manière de faire de la fin du XIXe siècle, relativement sec, sur le papier* ».



© Fonds documentaire
Henry de Monfreid
Tous droits réservés

Si la recherche picturale n'a pas été la préoccupation de Henry, il n'en reste pas moins que ses peintures sont autant de sujets respirant l'âpreté des régions observées, mais restituant paradoxalement la séduction qu'elles exercent sur Henry. Même lorsqu'il peint un camp de prisonniers au Kenya en 1942, Henry ne peut s'empêcher de faire d'arbres aux branches tentaculaires le réel sujet de sa peinture. La minutie de ses aquarelles témoignerait-elle de la relative quiétude que lui procurait la nature d'Afrique ?

Le Leica de Monfreid

Là où deux moyens d'expression artistique auraient pu suffire à beaucoup d'individus, Henry ne s'en satisfait pas. Il vient donc également à la photographie. Bien sûr, Monfreid en fait d'abord un usage pratique : il photographie des morceaux de côtes somaliennes ou éthiopiennes pour compenser l'imprécision des cartes marines. Il prend aussi des scènes de la vie quotidienne de ces parties du monde : son équipage, des guerriers, des prostituées, des manœuvres navales, son navire en train de couler, ses maî tresses, des pendus dans les rues d'Addis-Abeba...

On a longtemps vu dans ses clichés que des témoignages ethnographiques ou des moments clefs de sa vie, bref, l'œuvre d'un photographe d'aventures. Ses photos sont aussi cela, effectivement, mais elles offrent en plus un regard particulier, un réel point de vue artistique. De plus, le fait qu'une grande partie de ses clichés soit coloriée par ses soins ne peut qu'amener à penser qu'il les rapprochait de sa production picturale : les couleurs appliquées leur confèrent une flamboyance que ne pouvait rendre le noir et blanc seul. L'Afrique vue par Monfreid à cette époque brille grâce à lui encore de mille feux.

Musique à dos de mulet

« *Henry était aussi musicien. J'ai fait de la musique avec lui, à la fin de sa vie. C'était épouvantable, mais on s'amusait énormément, lui était au piano. Il jouait toujours un peu les mêmes trucs. Ses accords étaient aussi très fin XIXe siècle. C'étaient des espèces d'inventions, comme ça - il n'y avait jamais de partitions sur son piano. En Afrique, il a toujours eu un piano avec lui, que ce soit à Obock ou à Diré Daoua. Je ne sais pas d'où il le faisait venir, mais ce n'était pas le plus évident, parce que le piano était monté à dos de mulet. Et il l'accordait lui-même, avec un la qu'il trouvait dans la brousse.* »



suite ►

HAUT DE PAGE



GUIDE

ROUTARD MAG

PARTIR

COMMUNAUTÉ

BOUTIQUE

ROUTARD MAG

- É dito
- Infos du monde
- L'événement
- L'invité
- **Dossiers**

Le slow food •

Le thé •

Le bouddhisme •

Nomades et •

nomadisme

Henry de Monfreid •

:: Tous les dossiers ::

- Reportages
- Carnets de voyage
- Livres de route
- Musiques du monde
- Objets nomades

:: newsletter

vous voulez recevoir la lettre de routard.com ?

:: liens promotionnels

- Assurance
- Montagne
- Caméra numérique
- Musculation

• Henry de Monfreid aujourd'hui •

Monfreid, voyageur ?

Selon Guillaume de Monfreid : *« Sa vie et son œuvre peuvent parler à ceux et à celles qui partent en voyage aujourd'hui, dans la mesure où partir en voyage, ce n'est pas prendre l'avion. Parce qu'évidemment, ça, tout le monde sait faire : on fait sa valise, on enregistre, on se met dans un siège, on descend de l'avion. Le voyage est assez différent, dans la mesure où c'est d'abord s'abandonner soi-même. Même si on prend l'avion. C'est-à-dire que ce n'est pas tellement le moyen qui compte. C'est surtout la manière de voyager. Monfreid est parti non pas pour faire un voyage, mais parce qu'il ne voulait plus de l'Europe. Mais c'est un peu quand même l'image du routard, dans la mesure où il partit avec les moyens du bord. C'est-à-dire le minimum d'affaires, une trousse pour pouvoir se soigner au cas où, mais sans jamais s'encombrer de milliards de trucs. Et en donnant notamment à sa femme le conseil qui est, je crois, maintenant marqué dans tous les Guides du routard qui est un vrai conseil : avant tout voyage, allez d'abord chez le dentiste. Parce que ce n'est pas une bonne chose que de se prendre une rage de dents au fin fond du Nigeria ou de je ne sais où. Donc effectivement, il y a des vrais rapprochements. Pour lui, voyager, c'est ça : partir et faire des choses ailleurs. Voyager, ce n'est donc pas promener sa personne. C'est plutôt partir à la découverte de quelqu'un d'autre, ou d'un autre pays. Et partir en voyage, ce n'est pas forcément passer une frontière. Ça peut être traverser Paris à pied. Mais pour Henry, voyager, disons se déplacer, c'était un moyen comme un autre de faire quelque chose : comment voyager sur un voilier sans faire les manœuvres ? Il n'a jamais conçu le voyage sans avoir une activité. »*



© Fonds documentaire Henry de Monfreid
Tous droits réservés

Les héritiers spirituels

Nicolas Bouvier

« De tous les gens qui ont écrit sur le voyage, il y en a un pour lequel je craque complètement, c'est Nicolas Bouvier. C'est d'une banalité extrême de dire ça, mais qui n'a pas lu Nicolas Bouvier, devrait vraiment le lire, parce que c'est extraordinaire. Je trouve qu'ils sont un peu frères, dans la mesure où Nicolas Bouvier fait des voyages qui sont extrêmement lents, il part pendant six mois, il fait quelques kilomètres, il reste trois mois à un endroit, il fait des choses. Il ne déplace pas son corps pour le déplacer. Mais par contre, il a une manière d'appréhender le pays étranger, la différence, qui est tout à fait fabuleuse. Pour moi, c'est vraiment l'héritier. »

Hergé

« Il n'a pas voyagé avec son corps, mais il a voyagé dans la documentation, il a voyagé dans ses dessins. Regardez les livres d'Hergé, la documentation y est extrêmement précise. Sur un cargo, tout y est, les détails y sont. À mon avis, que vous preniez Hergé et vous le posiez sur ce type de navire, il savait où étaient les cabestans et d'autres trucs ; vous le mettiez sur un boutre, il savait où était la vergue. Je pense qu'Hergé aussi a voyagé à sa manière, même s'il n'est pas beaucoup sorti de Belgique. Mais dans sa manière d'appréhender l'action, le voyage et les autres, c'est aussi un héritier spirituel de Monfreid.

Savez-vous que Henry est représenté dans un de ses livres ? Il est dans Les Cigares du pharaon. C'est justement l'épisode où ils sont en mer Rouge et ils tombent sur un trafiquant d'armes. Et bien le trafiquant d'armes, c'est Henry. Il n'est pas tout à fait ressemblant, mais le portrait y est un peu. Il l'a habillé en bleu, il lui a mis une casquette pour faire british, pour être parallèle à la réalité, mais Hergé l'a avoué lui-même, ce n'est pas une invention de ma part. Mais le fait que Henry soit dans le livre de Hergé est un épiphénomène. Je pense vraiment que dans l'esprit, il est en filiation. »

Hugo Pratt

Si l'on suit la chronologie de la vie de Corto Maltese (*De l'autre côté de Corto*, Hugo Pratt, entretiens avec Dominique Petifaux, Casterman), le héros emblématique de Hugo Pratt, on se rend compte de ceci : Monfreid et Corto se sont croisés. Ils ont fait route commune en décembre 1928 à Harrar, Éthiopie. Que Hugo Pratt crée une rencontre entre son héros de papier et le *sea wolf*, tous deux marins, n'est pas anodin. Dans la mythologie personnelle de Pratt, Monfreid est placé aux côtés de Melville, Conrad, Kipling ou Jack London, auteurs qui furent ses principales références littéraires. L'auteur vénitien a d'autant plus de raisons de citer Monfreid dans son œuvre qu'ils partagent tous deux l'amour de l'Éthiopie : Monfreid pour les raisons que l'on sait, et Pratt parce qu'il y a passé son enfance, vivant en Abyssinie de 1937 à 1943, lorsque son père y fut militaire ; il en sera à jamais marqué.

On ne sait trop si Pratt et Monfreid se sont rencontrés, mais cela reste peu probable, vu leurs différences d'âge et de situation. Mais qu'importe, puisque les connivences entre Monfreid et Pratt sont bien là ; l'individualisme forcené de Corto Maltese est un peu celui de Monfreid. Guillaume de Monfreid ne s'y est d'ailleurs pas trompé, puisqu'il a choisi des aquarelles de Pratt pour illustrer les couvertures des rééditions récentes des livres de Henry de Monfreid.

suite ►

Iconographie issue du fonds documentaire Henry de Monfreid
reproduite avec l'aimable autorisation de Guillaume de Monfreid



HAUT DE PAGE

- É dito
- Infos du monde
- L'événement
- L'invité
- **Dossiers**

- Le slow food
- Le thé
- Le bouddhisme
- Nomades et nomadisme

Henry de Monfreid

:: Tous les dossiers ::

- Reportages
- Carnets de voyage
- Livres de route
- Musiques du monde
- Objets nomades

:: newsletter

vous voulez recevoir la lettre de routard.com ?

- :: liens promotionnels**
- Bourse
 - Séjour linguistique
 - Lecteur MP3
 - Livre



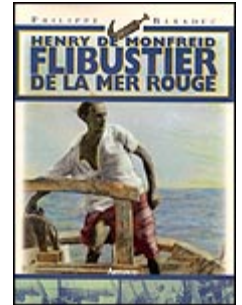
• Pour en savoir plus •

À lire

« *Si vous n'avez jamais goûté à la liberté, ou que vous en êtes privés, lisez ses livres, ça vous aidera.* » Guillaume de Monfreid

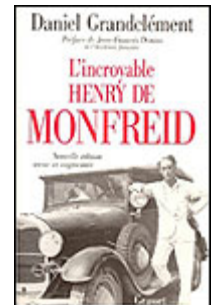
Les ouvrages de Monfreid sont très nombreux (plus de soixante-dix), et prétendre faire une sélection exhaustive serait bien hasardeux. Voici toutefois quelques-uns des titres fortement recommandés et toujours disponibles :

- *Les Secrets de la mer Rouge*, Grasset, collection Lectures et aventures
- *Aventures de mer*, Grasset, collection Lectures et aventures
- *La Croisière du haschisch*, Grasset, collection Lectures et aventures
- *La Poursuite du Kaï pan*, Grasset, collection Lectures et aventures
- *La Cargaison enchantée*, Grasset, collection Lectures et aventures
- *Du Harrar au Kenya*, Grasset, collection Lectures et aventures
- *Le Cimetière des éléphants*, Grasset, collection Lectures et aventures
- *Pilleurs d'épaves*, Grasset, collection Lectures et aventures
- *L'Enfant sauvage*, Grasset, collection Lectures et aventures
- *Lettres d'Abyssinie*, Flammarion
- *Lettres de la mer Rouge*, Flammarion



Sur Henry de Monfreid :

- *L'Incroyable Henry de Monfreid*, de Daniel Grandclément, Grasset
- *Henry de Monfreid, flibustier de la mer Rouge*, de Philippe Baraduc, Arthaud
- *Mes secrets de la mer Rouge*, de Gisèle de Monfreid, Éditions France-Empire



De Guillaume de Monfreid :

- *Trésors de la Hague*, Éditions Isoète, Cherbourg-Octeville, 2003
- *Sillages d'Afrique*, Éditions Gallimard, carnet de voyage collectif, croquis de Cotonou, 2003

À voir sur le net

- Le [site officiel sur Henry de Monfreid](#), mettant l'accent sur Monfreid, l'artiste. À noter une très complète bibliographie.
- un [site de fan](#).
- un [site personnel sur Djibouti](#), comprenant par exemple des vues anciennes d'Obock ou de Tadjoura.
- Le [site officiel de la République de Djibouti](#). Pour ceux qui ont envie de partir.
- Un [portail consacré à la Corne de l'Afrique](#).

accueil